
DE LA SOCIÉTÉ DU RISQUE A' LA SOCIÉTÉ DE LA SECURITE'

Emilio Mordini

Centro per la Scienza, la Società e la Cittadinanza

e.mordini@bioethics.it

Introduction



De formation, je suis médecin et philosophe, et je travaille comme psychanalyste depuis de nombreuses années. Au cours des dernières années, j'ai pris la direction d'un centre de recherche créé en 2002, à l'initiative d'un certain nombre d'universitaires, venant des trois grandes universités de Rome, il s'agit du centre pour la science la société et la citoyenneté. Ce centre a pour mission d'analyser les implications sociales, éthiques des nouvelles technologies.



Centre for Science, Society and Citizenship

Nous sommes actuellement en train de mener un certain nombre de projets de recherche. L'un d'entre eux est consacré aux implications bioéthiques de la mondialisation. Un autre projet qui nous occupe est le projet sur l'éthique des technologies biométrique d'identification, donc mon approche vient de ce double ancrage que j'ai dans la psychanalyse et dans le travail sur l'impact des technologies nouvelles.

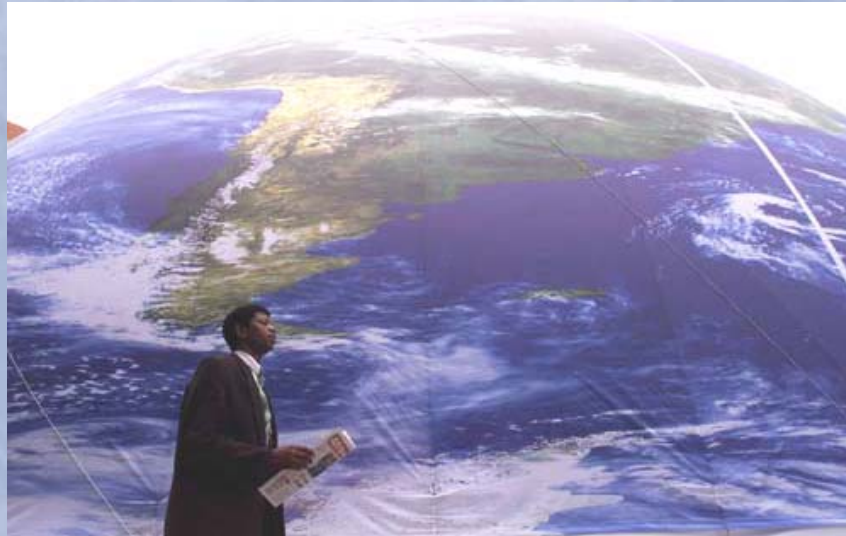
BIG – BIOETHICAL IMPLICATIONS OF GLOBALISATION

BITE – BIOMETRIC IDENTIFICATION TECHNOLOGY ETHICS



BIG

BIOETHICAL IMPLICATIONS OF GLOBALISATION



www.bigproject.org

BIOMETRIC IDENTIFICATION TECHNOLOGY ETHICS

**BITE IS A SUPPORT ACTION FUNDED IN THE SCOPE OF THE
SCIENCE AND SOCIETY ACTION OF THE FP6**



www.biteproject.org

Contract SAS6 - 006093



Emilio Mordini
Centre for Science, Society and Citizenship

CANARD ENCHAINE'

Commentaire du
Canard :
« *Visiblement,
quand des
experts
européens se
réunissent, il
n'y a pas
beaucoup de
francophones
dans la salle
pour lever le
petit doigt. »*



● **EUROLANGUE.** C'est un projet européen qui concerne la biométrie, c'est-à-dire l'identification des personnes par leurs empreintes digitales, leur iris, etc. Le sigle que lui ont attribué les vaillants fonctionnaires de Bruxelles? B.I.T.E. pour Biometric Identification Technology Ethics... Visiblement, quand des experts européens se réunissent, il n'y a pas beaucoup de francophones dans la salle pour lever le petit doigt.

● **PINGOUINS.** Les Argentins sont farioux de découvrir dans le traité-Constitution européen les îles Malouines incluses dans les territoires d'outre-mer régis par l'Union européenne. Après l'expédition anglaise de 1982, une nouvelle guerre en perspective? Tony Blair, président de l'Union pour six mois à compter du 1^{er} juillet, devra mobiliser l'Europe élargie. Contre l'Argentine?

● **ARCHÉO.** Raymond Barre a trouvé l'argument décisif pour le oui (« Le Point », 19/5) : si la France votait non, « ce serait la victoire de la France du passé », parole d'expert!

● **SONNANT ET TRÉBUCHANT.** Quand Chirac agite le rêve européen devant les électeurs d'outre-mer, on entend comme un bruit de porte-monnaie :
« Cette aide [de l'Europe à l'outre-mer] est garantie par la

Constitution. S'il n'y a pas de Constitution, la France sera toujours obligée de réclamer », a déclaré Chirac.

Une fine réclame pour le oui...

● **LE VOTE INDIEN.** Le texte sur la Constitution est-il illisible? Le linguiste Pierre Encrevé explique dans « Libération » (21/5) qu'il est certes difficile à lire, mais rappelle qu'en 1792, lors du premier vote au suffrage universel, un tiers des Français ne parlaient pas le français et ajoute : « Aujourd'hui encore, nos concitoyens amérindiens de Guyane qui parlent le palikur, l'arawak, l'émérillon, le wayana ou le wayampi ne risquent pas de maîtriser le français juridique. »

Surtout quand il est écrit par un Auvergnat!

● **EUROPHILE OU DROSOPHILE?** C'est une histoire que raconte Giscard. La scène se passe à Rome en juillet dans le bureau de Berlusconi, il fait chaud, une mouche passe (« Libération », 21/5) : « Berlusconi s'est emparé du volume du traité, en cuir bleu, a écrasé la mouche d'un coup sec et s'est tourné vers nous, triomphant : "Je l'ai eue!" »

Il faudrait l'envoyer à Sarkozy, qui a des problèmes avec la rumeur, que son premier lieutenant Hortefeux, citant Chamfort, compare à une « guêpe ».



La catégorie du risque

- On a beaucoup glosé ces dernières décennies sur la montée du « risque », envisagé comme phénomène central du point de vue social et politique. Les premiers risques majeurs identifiés concernaient essentiellement l'environnement, découlant de pratiques industrielles irresponsables [Beck, 1992]. La catégorie du risque s'est depuis étendue jusqu'à couvrir toute une gamme de processus et de situations, dont le fameux « terrorisme ».



Les principales phases de risques

1950s – 60s Nuclear Risk

1970s - 80s Environmental Risk

**1980s – 90s AIDS and
emerging infections**

**1990s – 00s Mad Cow Disease,
GMOs**

**2000s – 10s Terrorism,
Bioterrorism,**

- Vous avez là à l'écran un inventaire des principales phases de risques que nous avons vécues. Souvenez vous qu'avec le sida, un thème qui était jusque-là limité à quelques spécialistes, les groupes à hauts risques, est devenu un terme totalement courant.



Le terme risque a une origine obscure

Italian = *risicare*

Arab = *rizq*

Latin = *resecare*

Greek = *rizikon*

Le terme risque a une origine obscure: risk en Anglais et risque en français viennent d'un mot médiéval Italien « *risicare* », pour lequel on a avancé toutes sortes d'interprétation étymologiques, mais dont aucune n'est parfaitement convaincante.



Calcul des probabilités

- Blaise Pascal fut le philosophe qui le premier utilise le concept de risque : Pascal utilise le calcul des probabilités (et notamment la notion d'espérance mathématique) dont il fut le fondateur pour démontrer qu'il conviendrait de parier que Dieu existe.



Le saut de la foi

Le concept de risque reste lié à la question de la foi religieuse même dans les philosophes suivants, il suffit de mentionner Kierkegaard et son « saut de la foi ».



La science de l'évaluation du risque

Le terme risque est puis passé dans le domaine de l'assurance et des finances et depuis quelques décennies, le terme même est entré dans le domaine de la politique. On a vu se développer une science de l'évaluation du risque. Il y a des chercheurs dont la spécialité est de faire de l'évaluation du risque et de communiquer à ce propos.



L'évaluation des risques

Dans toutes les situations où conventionnellement, on a recours au terme de risque le problème a toujours été celui de l'évaluation des risques qui se présentaient et de prendre des décisions quant aux mesures les mieux adaptées, à la solution en question en fonction des risques et des bénéfices, comme on l'a entendu tout à l'heure.



La remise question de la perception du risque

Mais que s'est-il passé récemment ? il y a eu des changements depuis 20 ou 30 ans. Il s'est passé quelque chose de structurel dans nos sociétés qui a conduit à une remise question de la perception du risque que l'on peut rencontrer. Et c'est précisément là le parcours que j'aimerais refaire avec vous.



Ulrich Beck

Ulrich Beck est celui qui a théorisé la « société du risque ». Son ouvrage, paru en Allemagne en 1986, après la catastrophe de Tchernobyl, il affirme que nos sociétés de la fin de la modernité ne sont plus structurées par les classes ou par la répartition de la richesse mais par la répartition des risques. Tchernobyl marque un tournant, une transition dans laquelle les dangers et les risques prennent une telle ampleur dans la réalité qu'ils transforment la société industrielle. Comme le précise Beck, "Tchernobyl, c'est partout", l'intensité mondiale du risque transcende toute différence sociale, économique, géographique.



La gestion du pouvoir

Même si de nombreux risques sont inégalement répartis, comme ceux de maladie ou de faim, c'est l'élément clef du cadre de vie moderne. La société post moderne, post industrielle, est une société où les groupes sociaux sont différenciés en fonction du fait que certains possèdent des biens que d'autres ne possèdent pas, aujourd'hui nous avons été un pas plus loin. Nous sommes dans une société où les groupes se différencient vers des autres non pas par leurs possessions, mais par le fait que certains courent des risques que d'autres ne courent pas. La gestion du pouvoir devient donc de plus en plus quelque chose qui a à voir avec la répartition des risques au sein du corps social



La catastrophe

Dans l'analyse que Beck fait du concept de risque, la notion de catastrophe est au cœur de tout. Pourquoi donc ? Beck dit que dans les sociétés modernes, dans les sociétés industrielles classiques types, on peut prendre en compte le risque, on peut les prévoir, on peut les prendre en compte en considérant les risques sur un plateau de la balance, mais en voyant sur l'autre plateau les avantages. Mais dans la modernité tardive que nous vivons les choses ne sont plus de cet ordre là. Les risques sont souvent d'ordre catastrophique .



C'est comme le risque du Tsunami...

C'est comme le risque du Tsunami, ces risques s'il s'avèrent ont un tel pouvoir de destruction potentiel, surtout par rapport au concept de risque tel qu'il a été structuré dans l'histoire de la philosophie que nous en sommes au pôle inverse du pari de Pascal. Vous savez que Pascal disait : « Je parie sur la foi parce que je n'ai pas grand-chose à perdre, mais j'ai l'infini à gagner ». Quel est le joueur qui n'accepterait pas les termes de ce pari ? Et ne déciderait pas de parier parce que les dés sont d'une certaine façon pipés ; alors qu'aujourd'hui le ratio, est tellement défavorable, le risque a tel point catastrophique, que nous ne pouvons que refuser de parier.



Les risques inassurables

En d'autres termes les risques dont nous parlons, les risques qui constituent l'essence de nos sociétés selon Beck, sont des risques inassurables. Si vous regardez votre police d'assurance pour votre voiture, vous verrez qu'en tout petits caractères, on vous dira qu'en cas de conflit thermonucléaire, aucune indemnisation ne vous sera versée pour la destruction de votre véhicule.



Les risques couverts par l'assurance

Au XIXe et plus encore au XXe siècle, le progrès économique et technique s'est traduit par un prodigieux développement de l'assurance. Il serait fort difficile d'établir aujourd'hui une liste des risques maintenant couverts par l'assurance, d'autant plus que cette liste s'allonge chaque jour. En multipliant les biens et en accroissant sans cesse le coût des installations, la révolution industrielle a en effet considérablement accru le nombre comme la gravité des risques. Le mécanisme de l'assurance est fondé sur la compensation des risques. Ceux-ci, en effet, s'ils menacent tous les biens ou toutes les personnes, ne se réalisent, en définitive, que sur quelques-uns. Il est donc possible de répartir la charge des dommages qui surviendront grâce au versement préalable par chacun d'une contribution modérée.



Les risques de catastrophes

Les risques de catastrophes présentent plusieurs caractéristiques qui les rendent profondément différents des risques habituellement couverts et souvent obligent les assureurs à se "débarrasser" de certains risques, les rendant inassurables. J'imagine qu'à l'avenir, on verra deux petites lignes en micro caractères apparaître sur nos assurances disant qu'en cas d'invasion par des nano robots, là aussi le dédommagement ne sera pas promis. Voilà une des caractéristiques du risque moderne, il n'est pas assurable.



La fin de l'Etat providence

Et d'une certaine façon, c'est le miroir de la fin de l'Etat providence – du Welfare - qui pendant tout un temps - selon les préceptes de la social-démocratie - s'occupait des citoyens du berceau jusqu'au tombeau. Dans le concept de risque nouveau il faut aussi prendre en compte la dimension du risque, social, qui est un départ par rapport à l'Etat providence qui avait constitué notre cadre de référence pendant si longtemps.



Le sentiment d'insécurité

Donc je répète un fois de plus ce concept : le sentiment d'insécurité, et la présence de risques catastrophiques, sont des caractéristiques essentielles de la période tardive de la modernité que nous vivons. Précisément pour cette raison, Beck souligne que le risque comporte une facette d'individualisation. Que faut-il comprendre par cela ? Au bout du compte, chacun d'entre nous se retrouve comme individu isolé face au monde des risques, parce qu'il n'y a plus de classes sociales, non pas tellement ou plutôt parce qu'il n'y a plus d'experts pour dire totalement la vérité. Il y a un renversement des sources du risque: ce n'est plus l'individu qui est facteur de risque et la science facteur de sécurité, c'est l'inverse, la technologie et la science sont les sources de risques majeurs, l'individu est lui-même sa propre source de sécurité.



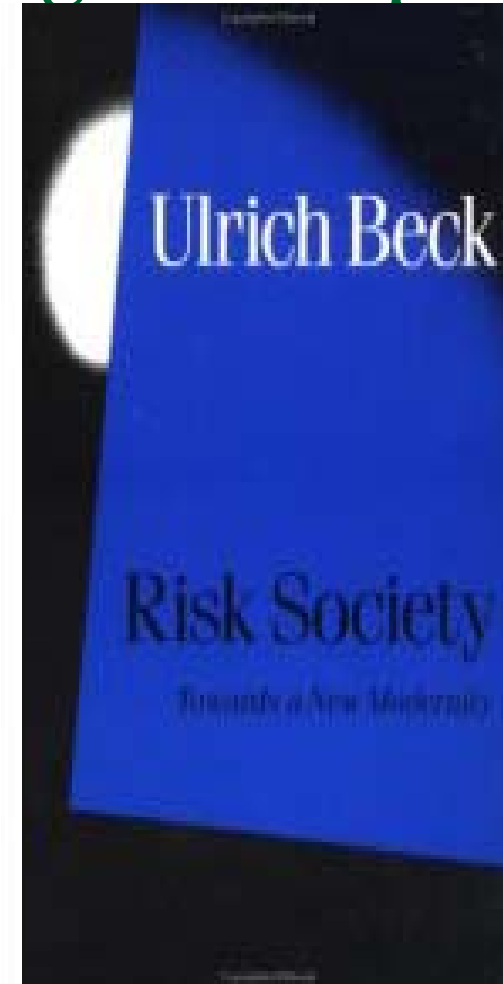
Réfléchissez aux OGM...

Réfléchissez aux OGM. Il y a des experts qui disent que les OGM ne sont pas dangereux, d'autres vous diront que le risque afférant aux OGM est énorme et nous trouvons sur les étagères de nos supermarchés des étiquettes qui nous disent qu'ils contiennent 2%, 3% peut être 30% à l'avenir d'OGM. D'une certaine façon c'est à nous de prendre la décision d'acheter ou non ce paquet de petits gâteaux ou ces céréales de petit déjeuner, personne ne nous oblige à faire cela. Mais le risque n'est pas d'avoir un peu mal au ventre, c'est le risque de la contamination génétique, c'est-à-dire un risque proprement catastrophique.



Une citation d'Ulrich Beck à mon avis rend bien compte du statut bien ambigu du risque:

“Risk statements are neither purely factual claims nor exclusively value claims. Instead, they are either both at the same time or something in between, a mathematicized morality as it were. In a risk society the question we must ask ourselves is: *How do we want to live?*”



Michel FOUCAULT

Pour Michel FOUCAULT, la bio politique c'était la politique des populations. Les sociétés post industrielles sont des sociétés qui font du contrôle du vivant, des populations , des personnes considérées comme des groupes de communauté, du contrôle de la vie et de la mort et des processus vitaux, le cœur même de la politique. Précisément parce qu'aujourd'hui au cœur de la politique se que l'on trouve c'est la vie et le contrôle de la vie , le concept de risque - de risque catastrophique - représente la forme de gestion du pouvoir, qui l'emporte.



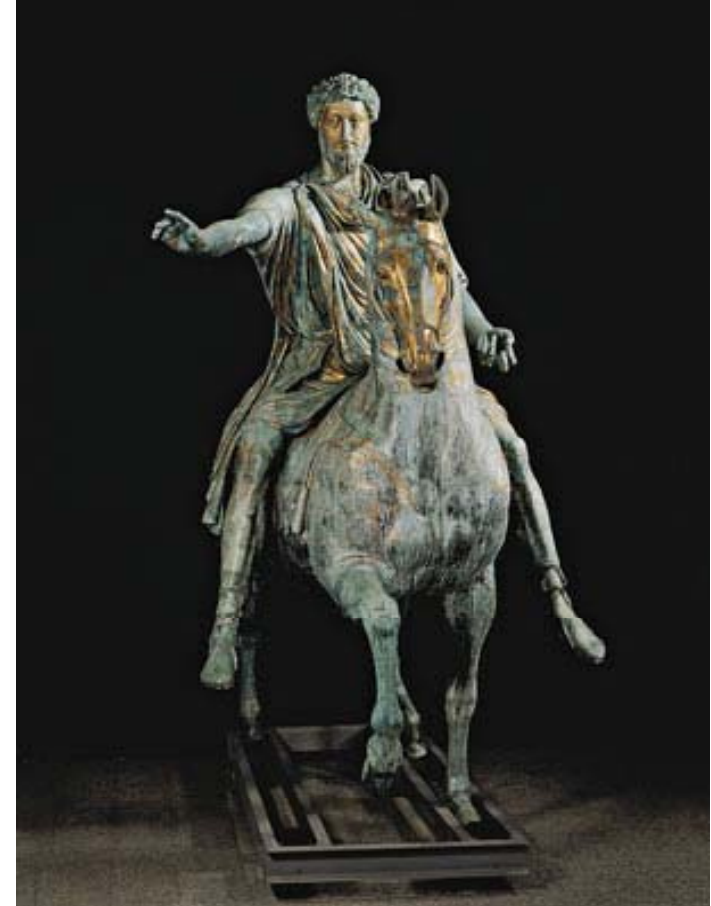
La sécurité

Depuis le 11 septembre en particulier, la « sécurité » est devenue une préoccupation politique majeure, comme en atteste notamment sa prédominance dans les débats précédant l'élection présidentielle de novembre 2004 aux États-Unis. Bien que cette notion de « sécurité » ait naturellement beaucoup à voir avec la menace « terroriste », il est important de noter qu'elle s'inscrit dans la continuité d'une tendance déjà émergente dans la « société du risque ».



La gouvernance consiste à offrir la sécurité

Comme l'écrivent joliment Ericson et Haggerty [1997, p. 85] : « *Dans la société du risque, la gouvernance consiste à offrir la sécurité.* » Bien entendu, le mot « gouvernance » ne se réfère pas exclusivement aux institutions étatiques, toutefois l'État joue un rôle significatif en la matière. Tandis que l'État providence est en train de disparaître, l'État sécurité va à surgir. Comme l'observent également Ericson et Haggerty [*ibid.*] : « *La soif de sécurité entraîne une quête insatiable de connaissance du risque, à la fois plus étendue et de meilleure qualité.* »



Le théoricien allemand des systèmes sociaux, Niklas Luhmann, met au centre même du concept de modernité le concept d'insécurité :

“Technology, in its broader sense, is **functional simplification**, that is, a form of the reduction of complexity [...] This changes the social imperatives for individuality. The question is no longer *What should I be?* but rather *How should I be?* Whenever the individual is marginalised by technology a sense of distance is achieved that allows the individual to observe its own observation [...] In all this it acquires a sense of insecurity”

N.Luhmann – Observations on Modernity - 1992



La confiance



Pour Luhmann, la confiance naît de la conscience du risque. Confiance, risque, sécurité et insécurité sont donc les mots clés de la post modernité.



La sécurité ontologique

Anthony Giddens appelle « sécurité ontologique » la confiance venant de l'être, du sentiment de fiabilité de l'identité et d'être digne de confiance. La sécurité ontologique est la confiance dans la constance de sa propre identité et dans celle de son environnement social, la confiance dans la fiabilité des personnes et des choses. C'est un phénomène émotionnel plus que cognitif enraciné dans l'inconscient. C'est exactement cette sécurité ontologique qui est été menacé dans le sillage du 11 septembre.



L'insécurité ontologique

L'insécurité ontologique mène à la folie, c'est le cas des schizophrènes qui se demandent s'ils existent vraiment. Étant donné les menaces et les risques bien réels qui pèsent sur la planète, on peut se demander pourquoi tout le monde ne vit pas en état d'insécurité ontologique.



La peur

En fait Il y a des pathologies que jadis on presque ignorait, et qui aujourd'hui affectent 2 à 3% de nos congénères et ce sont les crises de panique. D'ailleurs il est un certain nombre de savants qui ont avancé la théorie que nos sociétés reposent sur la peur. Il faut mentionner le psychanalyste Sacha Nacht et, surtout, Paul Diel.



La peur et l'angoisse

Ces interrogations poussent l'esprit à inventer des réponses dans les mythes, les religions, la philosophie ou la science, pour repousser les limites du mystère et apaiser l'angoisse sacrée. Ces croyances sont porteuses de vérités essentielles et jouent leur rôle sédatif pendant un temps. Mais les visions du monde qui en résultent perdent leur utilité quand les croyances ne correspondent plus à la connaissance du moment. Ainsi, **"aujourd'hui, le lien entre l'angoisse de la mort et l'insuffisante solution du problème collectif n'a jamais été aussi évident"**.



Conclusions



Je crois que cela en dit long sur des évolutions de nos sociétés.



CSSC

Centre for Science, Society and Citizenship

Centro per la Scienza la Società e la Cittadinanza

Via Sistina 37 – 00187 Rome – Italy

Tel +39 064740144 Fax: 0697840359

Email: cssc@bioethics.it url: www.bioethics.it

